Document généré le 23 avr. 2024 22:31

Anthropologie et Sociétés

Paul STOLLER : The Taste of Ethnographic Things : The Senses in Anthropology, Contemporary Ethnography Series, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1989, xv-182 p., index, references, ill., cartes

Christine Bergé

Volume 14, numéro 2, 1990

Les « cinq » sens

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015134ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015134ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bergé, C. (1990). Compte rendu de [Paul STOLLER : The Taste of Ethnographic Things : The Senses in Anthropology, Contemporary Ethnography Series, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1989, xv-182 p., index, references, ill., cartes]. *Anthropologie et Sociétés*, *14*(2), 148–150. https://doi.org/10.7202/015134ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

intéressant d'avoir utilisé les différents registres des sens et de l'imaginaire pour donner accès à la face cachée de la réalité de l'autre, autant il est important également de passer par la médiation du langage et du dit, par celle de l'écoute longue et d'une attention plus classiquement anthropologique aux symboles culturels qui structurent le culte, si l'on veut avoir accès à cette réalité qui demeure toujours en partie inaccessible.

Ellen Corin
Unité de recherche psycho-sociale
Hôpital Douglas

Paul STOLLER : *The Taste of Ethnographic Things : The Senses in Anthropology*, Contemporary Ethnography Series, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1989, xv-182 p., index, références, ill., cartes.

Je veux faire un tableau qui
sente le lard et la fumée.
Vincent Van Gogh

Le goût de l'ananas ne saurait
être relaté par nos voyageurs.
Leibniz

« At first, Africa assailed my senses. » Tout entière nouée dans cette si courte phrase, la chair ethnographe s'offre à nous, haussée au rang de valeur épistémologique. Après la plongée dans le monde sorcier *(In sorcery's shadow)* et l'ouverture vers le chemin des esprits *(Fusion of the worlds)*, ce nouveau livre de Paul Stoller restitue rigoureusement la démarche méthodologique de l'auteur. Comment le goût peut devenir un concept clé pour l'investigation ethnographique, c'est ce que nous découvrons à travers ces pages. Le corps de l'ethnographe, caché par une longue tradition puritaine, s'avère être en réalité le lieu capital d'où le sens émerge : c'est ici qu'on ne saurait oublier la polyvalence du terme « sens »... Les jeux sont faits : les dimensions du monde rendent impossible le vœu de Descartes : « Se rendre comme maître et possesseur de la nature ». Dans le chemin de P. Stoller, règne ce qu'il nomme si bien « une fondamentale règle d'humilité épistémologique » (p. 5 ; notre traduction) : laisser couler en soi les sons, visions, odeurs et goûts du monde nigérien.

Dans un lieu où la parenté se goûte, où on sent les sorciers et où la voix des ancêtres se fait entendre, les sens de l'ethnographe paraissent endormis. « Tu regardes, mais tu ne vois pas. Tu touches, mais tu ne sens rien. Tu écoutes, mais tu n'entends pas », dit Sorko Djibo à P. Stoller. Et pourtant, Djibo venait à l'instant de délivrer le double d'un homme capté par sorcellerie. Les sens clos de l'ethnographe n'avaient rien perçu... Être capable de percevoir que les chemins songhaïs n'ont pas d'intersections mais s'ouvrent en des fourches successives, c'est avoir désormais accordé ses sens à la sensibilité songhaï. C'est avoir adopté le regard du peintre et ouvert les dimensions de l'« espace intérieur » (p. 37).

Ainsi, *Le goût des choses ethnographiques* nous fait voyager au sein de la chair ethnographe. « C'est en donnant son corps au monde, que l'artiste change le monde en peinture », nous dit Paul Klee. Et Stoller rappelle cet acte de foi généreux par lequel le peintre est pénétré par l'univers (p. 39).

Le retour aux choses mêmes, comme clé d'une expérience esthétique profonde, est un parti pris d'artiste, mais s'étaie aussi sur une réflexion minutieuse de la philosophie de Merleau-Ponty. Aussi bien les relations touffues tissées en taxi de brousse, que les conflits autour d'une mauvaise sauce : les actes les plus quotidiens prennent de multiples dimensions de sens à partir d'une conception phénoménologique des choses. Jouant sur les termes *tasteful/distasteful*, Stoller explore les ramifications culinaires de la vomissable sauce de Djebo. Il faut avoir goûté sa *fukko hoy* pour comprendre à quel point cette sauce, « glorieusement dégoûtante », en réalité « pue avec signification » (p. 25). Initié par ce biais aux arcanes des conflits familiaux, Stoller découvre la marginalité de Djebo, ses rancœurs, dues à une mauvaise intégration. Métaphore du détestable, la mauvaise sauce travaille la haine au corps. On est donc d'emblée dans la profondeur du sens, par la voie des entrailles ! La sauce, cet « ingrédient majeur dans le goût des relations sociales songhaïs » (p. 34), demande autre chose qu'un pur regard extérieur.

C'est aussi en prenant le taxi de brousse, éreinté par l'attente infinie des départs et anéanti de chaleur, que l'ethnologue opère une plongée dans l'épaisseur des signes sociaux. Une épistémologie du regard doit passer au crible le moindre événement. Ainsi, pendant les quatre heures d'attente, l'ethnologue peut démêler les réseaux hiérarchiques qui vont du porteur de bagages au « coxeur » qui collecte l'argent. Les oreilles blessées par la voix qui « aboie les ordres » plus qu'elle ne les donne, Stoller plonge dans l'espace métaphorique qui délivre les valeurs majeures de la société songhaï. Le temps n'y est pas chronométrique mais signifiant : il fait rimer patience, sagesse, vieillesse (« Un homme pressé est déjà mort », dit le proverbe africain). Ainsi vaut le sourire ironique de celui qui répond à Stoller : « On part tout de suite ». En contrepoint, dans l'expérience de l'ethnologue, résonne la parole d'Adamu Djenitongo : « Pour nous connaître, tu dois vieillir avec nous » (p. 83). Ce temps signifiant est aussi le nerf de la guerre : il permet d'âpres négociations. Déchiffreur de ce qu'il appelle « l'ethos de la dureté », c'est pendant l'attente que Stoller découvre le rapport entre l'argent et la manipulation d'expressions symboliques destinées à « faire gonfler le statut » : une insulte (« espèce de singe ! ») dite à voix haute peut faire chuter quelqu'un, dans la hiérarchie des rapports sociaux.

Voyager dans l'espace intérieur songhaï, c'est ainsi s'enfoncer dans les choses, et non jeter un regard global sur elles. Si Stoller parle d'« événement de terrain » *(event in the field)*, c'est au sens fort du terme : l'événement est ici l'expérience qui forge l'identité de l'ethnographe. On pourrait donc qualifier d'expérimentaliste (beaucoup plus que simplement empirique) l'attitude qui consiste ainsi à faire corps avec l'expérience. Stoller a « mangé la substance du pouvoir » et éprouvé dans ses propres jambes la paralysie de l'attaque magique. Pas de clé intellectuelle pour déchiffrer clairement ces « expériences réflexives » qui constituent une entrée profonde dans le monde de l'autre. « Rendre vie à l'événement », c'est alors rapporter de cette plongée personnelle dans le corps du Niger un texte fort, arrachant au lecteur des émotions qui ouvrent le chemin de l'intelligence. Pourquoi expulse-t-on l'expérience vécue du discours anthropologique ? s'interroge P. Stoller. La prégnance d'une tradition platonicienne au sein des textes et méthodes est pour lui un nœud épistémologique à combattre. La recherche de la vérité derrière les apparences, la construction d'invariants (à la manière des structuralistes) donne au discours anthropologique le ton de la certitude indiscutable. Au contraire, restituer dans l'écriture le tragique d'une menace de mort vécue, ou les pleurs du violon monocorde dans l'aire de possession, c'est continuer de tisser l'espace des relations humaines entre l'Autre,

l'ethnographe et le lecteur. Il faut que le lecteur entende pleurer le *godji*... La dimension vécue de l'expérience opère pour P. Stoller ce passage de la science à l'art. Et l'art devient ainsi cette communication intime par laquelle le réel de l'Autre est délivré. Quelle vérité ? Quel réel ? On perçoit dans le texte un « observateur submergé par ce qu'il observe » (p. 87), on voit les Songhaïs assigner des places symboliques aux ethnologues (p. 92). On voyage dans la réciprocité de l'Histoire : les représentations du Blanc chez les Noirs, et celle du Noir chez les Blancs. Toujours selon le dit de Merleau-Ponty, la réalité est ce qu'on invente à plusieurs. Stoller évoque ici une « chimie interpersonnelle », dans laquelle pensée, action, sentiments, sensations sont inextricables.

Ainsi, l'écoute et la gustation sont des expériences existentielles qui nous ouvrent à la réalité de l'Autre. De même, quand ils entendent pleurer le violon et résonner le tambour, les esprits descendent dans le corps des médiums, irrésistiblement attirés. L'ethnographe note alors que le choix qui lie l'absence d'écriture à la nature du son n'a pas été suffisamment pensé par la tradition anthropologique (p. 116). Le son qui pénètre l'individu peut le guérir, le tuer. Ouvrir ses sens, pour l'ethnologue, c'est comprendre le lien oral-auditif : les mots sont le pouvoir : ils sont armes et outils. Leur force est contenue dans le son, le rythme, dans le présent de la parole vivante. Pour en recueillir la profondeur, l'ethnologue doit goûter le monde de l'Autre. Si l'épistémologie classique rejette l'obscurité et l'imprécision de l'existence, celle de Stoller l'inclut comme dimension à part entière. Établir une sorte de « multiloque » (p. 139), et non pas objectiver l'indigène. Ce livre est un appel à une anthropologie humaniste et artiste : « toucher le nœud interne de notre existence », engager le dialogue avec des sujets vivants, qui sont nos Autres et méritent respect. Mais cet humanisme n'a rien de sentimental. Il est la clé d'une expérience esthétique du terrain, et se prolonge dans l'invention d'une écriture poétique.

Le travail du corps, l'incarnation des idées « dans des sens émotionnellement chargés », demande à l'ethnologue autre chose que la visée rectiligne d'un résultat scientifiquement exploitable. Au contraire, le détour et le vagabondage souple, attentif à la riche dimension chaotique du monde songhaï, permet à P. Stoller une exploration vivante. La méthode est chemin. Pour le goûteur des choses ethnographiques, elle est une esthétique des sens ouverte aux ramifications soudaines du réel.

Christine Bergé
Département d'anthropologie et d'ethnologie
Université de Lyon II

Anthony SEEGER : *Why Suya Sing: A musical anthropology of an Amazonian people*, Cambridge University Press, Cambridge, 147 p., index, bibl., graphiques, photos, fig.

Ce livre de Seeger s'avère un ouvrage de toute première importance non seulement pour les ethnomusicologues, mais aussi pour les anthropologues et sociologues qui s'intéressent aux pratiques musicales et à leurs significations dans les sociétés de tradition orale. S'appuyant sur une cérémonie d'initiation de jeunes adolescents amazoniens du Brésil *(Mouse ceremony)*, Seeger démontre avec intelligence et finesse comment le recours à certains types de musique vocale (incantations, *shout songs*, contes) structurent et balisent le déroulement de la cérémonie d'initiation, tout en s'inscrivant de façon précise